

RAISONNEMENT, s. m. (*Logique & Métaphysique.*) **le raisonnement n'est qu'un enchaînement de jugemens qui dépendent les uns des autres.** [Condillac I §70 106] L'accord ou la discordance de deux idées ne se rend pas toujours sensible par la considération de ces deux seules idées. Il faut en aller chercher une troisième, ou même davantage, si cela est nécessaire, pour les comparer avec ces idées intermédiaires conjointement ou séparément; & l'acte par lequel nous jugeons, cette comparaison faite, que l'une ou l'autre de ces deux idées, ou toutes les deux s'accordent ou ne s'accordent pas avec la troisième, s'appelle *raisonnement*.

Le père Mallebranche prouve d'une manière assez plausible, que toute la **différence** qui se trouve **entre la simple perception, le jugement & le raisonnement**, consiste en ce que, par la simple perception, l'entendement perçoit une chose sans rapport à une autre: que, dans le jugement, il perçoit le rapport qui est entre deux choses ou un plus grand nombre: & qu'enfin, dans le **raisonnement**, il perçoit les rapports perçus par le jugement; de sorte que toutes les opérations de l'âme se ramènent à des perceptions. [Malebranche V 7a]

Il y a différentes sortes de raisonnemens; mais le plus parfait & le plus usité dans les écoles, c'est le syllogisme, qui se définit, **un tissu de trois propositions. fait de manière, que si les deux premières sont vraies, il est impossible que la troisième ne le soit pas.** [Buffier 780] La conséquence ou conclusion est la proposition principale du syllogisme, & à laquelle les deux autres doivent se rapporter; car on ne fait un syllogisme que pour obliger quelqu'un d'avouer une troisième proposition qu'il n'avouoit pas auparavant. Supposé la vérité des deux prémisses du syllogisme, il faut que la conséquence soit nécessairement vraie, parce qu'elle est enfermée équivalamment dans les prémisses. Pour rendre ceci intelligible, il faut se souvenir qu'une proposition est vraie, lorsque l'idée du sujet contient l'idée de l'attribut. Comme donc il ne s'agit dans un syllogisme, que de faire sentir que la troisième proposition, dite *la conséquence*, est vraie, il ne s'agit aussi que de faire appercevoir comment dans cette conséquence, l'idée du sujet contient l'idée de l'attribut. Or que fait-on pour montrer que la conséquence contient l'idée de l'attribut? On prend une troisième idée appelée *moyen terme* (parce qu'en effet elle est mitoyenne entre le sujet & l'attribut): de manière qu'elle est contenue dans le sujet, & qu'elle contient l'attribut; car si une première chose en contient une seconde, dans laquelle seconde une troisième soit contenue, la première nécessairement contiendra la troisième. Si une liqueur contient du chocolat dans lequel est contenu du cacao, il est clair que cette liqueur contient aussi du cacao. [Buffier 765-766] Voyez [Syllogisme](#).

Ce que les Logiciens ont dit du **raisonnement** dans bien des volumes, paroît entièrement superflu & de nul usage; [Condillac I 106-107] car, comme le remarque l'auteur de **l'art de penser**, la plupart de nos erreurs viennent bien plus de ce que nous raisonnons sur des principes faux, que non pas de ce que nous ne raisonnons pas suivant nos principes. [Argens I 247-248] Raisonner, dans le sens précis & philosophique, n'est autre chose que de donner son aveu ou son assentiment à la convenance que l'esprit apperçoit entre des idées qui sont actuellement présentes à l'esprit; or comme nos idées sont pour nous autant de perceptions intimes, & que toutes nos perceptions intimes nous sont évidentes, il nous est impossible de ne pas appercevoir évidemment, si de ces deux idées que nous avons actuellement dans l'esprit, l'une est la même que l'autre; ou si elle n'est pas la même. Or appercevoir qu'une idée est ou n'est pas une autre idée, c'est raisonner juste: donc il est impossible à tout homme de ne pas bien raisonner. [Buffier §329 855]

Quand donc nous trouvons qu'un homme raisonne mal, & qu'il tire une mauvaise conséquence, ce n'est pas que cette conséquence ne soit juste par rapport à l'idée ou au principe d'où il la tire, mais c'est qu'il n'a pas actuellement dans l'esprit l'idée que nous lui supposons. Mais, dira-t-on, il arrive souvent qu'un autre convient avec moi d'une même pensée ou idée, & cependant il en tire une conséquence toute différente de celle que je tire: c'est donc que lui ou moi nous raisonnons mal, & que sa conséquence ou la mienne ne sont pas justes: à quoi je réponds que la pensée ou idée dont vous convenez avec lui, n'est pas au juste la même pensée ou idée que la vôtre; vous en convenez

seulement dans l'expression, & non pas dans la réalité. Rien n'est plus ordinaire que d'user de la même expression qu'un autre, sous laquelle je n'ai pas la même idée que lui. Vous ajoutez qu'un même homme employant le même mot, & se rappelant la même pensée, en tire une conclusion différente de celle qu'il avoit tirée auparavant, & qu'il avoue lui-même qu'il avoit mal raisonné: je répons de nouveau qu'il a tort de s'en prendre à son *raisonnement*. mais croyant se rappeler la même pensée, à cause que c'est peut-être le même mot, la pensée d'où il tire aujourd'hui une conclusion différente de celle d'hier: que cette pensée, dis-je, est différente de celle d'hier, & cela par quelque altération d'idées partiales imperceptibles; car si c'étoit la même pensée, comment n'y trouveroit-il plus la même convenance avec la conclusion d'hier, une pensée & sa conclusion étant une même idée par rapport à la convenance qu'y trouve notre esprit?

A prendre la chose de ce biais, un art des plus inutiles seroit l'art de raisonner, puisqu'on ne peut jamais manquer à bien raisonner, suivant les idées qu'on a dans l'esprit actuellement. Tout le secret de penser juste consistera donc à se mettre actuellement dans l'esprit avec exactitude, la première idée qu'il faut avoir des choses dont on doit juger; mais c'est ce qui n'est point du ressort de la Logique, laquelle n'a pour but essentiel que de trouver la convenance ou disconvenance de deux idées qui doivent être présentes actuellement à l'esprit.

La justesse de cette première idée peut manquer par divers endroits: 1°. du côté de l'organe de nos sens, qui n'est pas disposé de la même manière dans tous les hommes: 2°. du côté de notre caractère d'esprit, qui étant quelquefois tourné autrement que celui des autres hommes, peut nous donner des idées particulières avec lesquelles nous tirons des conséquences impertinentes, par des *raisonnements* légitimes: 3°. la justesse des idées manque encore faute d'usage du monde, faute de réflexion, faute d'être assez en garde contre les sources de nos erreurs: 4°. faute de mémoire, parce que nous croyons nous bien souvenir d'une chose que nous avons bien vue, mais qui ne se rappelle pas assez dans notre esprit: 5°. par le défaut du langage humain, qui étant souvent équivoque, & signifiant selon diverses occasions, des idées diverses, nous fait prendre très-fréquemment l'une pour l'autre.

Quoi qu'il en soit, l'erreur d'une première idée, d'où nous tirons une conséquence toujours conforme à cette première idée, ne regarde point la nature de la vérité interne & logique, ou du raisonnement pris dans la précision philosophique. Elle regarde ou la Métaphysique qui nous instruit des premières vérités & des premières idées des choses: ou la Morale, qui modère les passions dont l'agitation trouble dans notre esprit les vraies idées des objets: ou l'usage du monde, qui fournit les justes idées du commerce de la société civile, par rapport aux tems & aux pays divers: ou l'usage des choses saintes, & surtout de la loi de Dieu, qui seul nous fournit les idées les plus essentielles à la conduite de l'homme: mais encore une fois, l'erreur ne regarde nullement le *raisonnement*, entant que *raisonnement*, c'est-à-dire, entant que la perception de la convenance ou disconvenance d'une idée qui est actuellement dans notre esprit, avec une autre idée qui y est actuellement aussi, & dont la convenance ou disconvenance s'aperçoit toujours infailliblement & nécessairement. [Buffier 856-858] *Logique du pere Buffier*.

Je ne puis mieux terminer ce que j'ai à dire du *raisonnement*, qu'en rendant raison d'une expérience. On demande comment on peut dans la conversation développer, souvent sans hésiter, des *raisonnements* fort étendus. Toutes les parties en sont-elles présentes dans le même instant? Et, si elles ne le sont pas, comme il est vraisemblable, puisque l'esprit est trop borné pour saisir tout-à-la-fois un grand nombre d'idées, par quel hazard se conduit-il avec ordre? Voici comme l'explique l'auteur de l'essai sur l'origine des connoissances humaines.

Au moment qu'un homme se propose de faire un *raisonnement*, l'attention qu'il donne à la proposition qu'il veut prouver, lui fait appercevoir successivement les propositions principales, qui sont le résultat des différentes parties du *raisonnement* qu'il va faire. Si elles sont fortement liées, il les parcourt si rapidement, qu'il peut s'imaginer les voir toutes ensemble. Ces propositions saisies, il considère celle qui doit être exposée la première. Par ce moyen, les idées propres à la mettre dans son jour se réveillent en lui selon l'ordre de la liaison qui est entr'elles; de-là il passe à la seconde,

pour répéter la même opération, & ainsi de suite jusqu'à la conclusion de son *raisonnement*. Son esprit n'en embrasse donc pas en même tems toutes les parties; mais par la liaison qui est entr'elles, il les parcourt avec assez de rapidité, pour devancer toujours la parole, à - peu - près comme l'oeil de quelqu'un qui lit haut, devance la prononciation. Peut - être demandera - t - on comment on peut appercevoir les résultats d'un *raisonnement*, sans en avoir saisi les différentes parties dans tout leur détail. Je réponds que cela n'arrive que quand nous parlons sur des matieres qui nous sont familières, ou qui ne sont pas loin de l'être, par le rapport qu'elles ont à celles que nous connoissons davantage. Voilà le seul cas, où le phénomène proposé peut être remarqué. Dans tout autre l'on parle en hésitant: ce qui provient de ce que les idées étant liées trop foiblement, se réveillent avec lenteur: ou l'on parle sans suite, & c'est un effet de l'ignorance. [Condillac I 107-109]

## Bibliographie

Jean-Baptiste de Boyer Argens (marquis d')  
La philosophie du bon-sens: ou Reflexions philosophiques sur l'incertitude des connoissances humaines  
[https://books.google.fr/books?id=cmh8elrPc\\_4C](https://books.google.fr/books?id=cmh8elrPc_4C) tome 1, La Haye 1741  
<https://books.google.fr/books?id=2rA0u4pxIsYC> tome second La Haye 1746

Claude Buffier  
Cours De Siences [!]: Sur Des Principes Nouveaux & simples; Pour Former Le langage, l'esprit et le cœur dans l'usage ordinaire de la vie  
Paris 1732  
<https://books.google.fr/books?id=wjLSAAAaAAJ>

Etienne Bonnot de Condillac  
Essai Sur L'Origine Des Connaissances Humaines,  
Amsterdam 1746  
<https://books.google.fr/books?id=5TM-AAAaAAJ> tome premier  
[https://books.google.fr/books?id=\\_TM-AAAaAAJ](https://books.google.fr/books?id=_TM-AAAaAAJ) tome second

Nicolas Malebranche  
De la Recherche de la vérité où l'on traite de la nature de l'esprit de l'homme & de l'usage qu'il en doit faire pour éviter l'erreur dans les sciences, Paris 1728 (noté Malebranche V)  
<https://books.google.fr/books?id=M3e4RTAHb9EC>

## Notes

Yvon prétend citer l'auteur de « L'art de penser », alors que la phrase est du marquis d'Argens.

Antoine Arnauld  
La logique: ou l'art de penser, contenant outre les règles communes, plusieurs observations nouvelles, propres former le jugement Paris 1724  
<https://books.google.fr/books?id=nIoVAAAAYAAJ>  
(au début?)

Claude Buffier  
Les Principes du raisonnement exposés en deux logiques nouvelles, 1715 (Buffier PR)  
<https://books.google.fr/books?id=9I09AAAaAAJ>  
(inclus dans cours de sciences)

%Nicolas Malebranche  
De la Recherche de la vérité où l'on traite de la nature de l'esprit de l'homme & de l'usage qu'il en doit faire pour éviter l'erreur dans les sciences, Paris 1678 (noté Malebranche V)

<https://books.google.fr/books?id=9IwPAAAAQAAJ> tome I